

# L'Échappée

Julie Tremblay

# L'Échappée



© 2016, éditions Jean-Claude Lattès.  
© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0124-2  
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)  
[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Pour Stephanie,  
qui a rejoint trop tôt les étoiles.*

# 1

## Anne

Le car arriva à Wilno en milieu d'après-midi. Je réprimai un bâillement, frottant mes yeux encore endormis. La petite ville n'avait en soi rien d'extraordinaire, pas plus que la station-service où le chauffeur marqua un arrêt.

Un homme venait de faire le plein de sa camionnette et nous jeta à peine un regard avant de redémarrer. À travers la vitre du magasin, je distinguai une femme assise derrière son comptoir, tournant les pages d'un magazine. Hormis cela, l'endroit était désert.

J'avais quitté Ottawa le matin même. Un changement de car et de longues heures de route plus tard, je me trouvais enfin non loin de ma destination finale.

Je vérifiai mon téléphone. Pas d'appel ni de message. La tonalité était faible, voire inexistante depuis plusieurs kilomètres. Peut-être avais-je manqué un coup de fil de ma future patronne ?

Je fus la seule passagère à descendre. Le car s'était progressivement vidé et la plupart des gens restants sommeillaient sur leur siège.

Le chauffeur m'aida à trouver mon sac dans la soute.

— Vous êtes sûre que c'est là que vous devez descendre ? demanda-t-il.

— Oui, je vais travailler du côté de Paugh Lake.

— Alors vous êtes au bon endroit, acquiesça-t-il avant de remonter dans le car.

Commença alors l'attente.

Je tentai d'appeler le numéro qu'on m'avait donné, mais mon portable n'arrivait pas à se connecter au réseau et le niveau de ma batterie diminuait à vue d'œil.

Je voyageais seule depuis déjà plusieurs mois. J'avais l'habitude de la route et de ses aléas, mais c'était la première fois que je répondais à une annonce sur Internet et ma nervosité grandissait au fil des minutes.

Je me mis machinalement à jouer avec la chaîne autour de mon poignet, faisant rouler chaque maille entre mes doigts. J'ignorais pourquoi, mais c'était un geste qui me calmait

depuis qu'Élise, ma meilleure amie, m'avait offert ce bijou trois ans plus tôt.

Décrocher ce job avait été un cadeau du ciel. Mon dernier contrat avait pris fin presque un mois auparavant. Je m'étais retrouvée sur le carreau du jour au lendemain quand le bar où je travaillais à Ottawa avait pris feu. Deux types qui fumaient à l'extérieur avaient jeté leurs mégots près d'une poubelle. Une heure plus tard, la majeure partie du Teddy's était partie en fumée, et nos emplois avec.

J'avais un peu d'argent de côté car on était payés à la semaine, mais mes maigres réserves avaient depuis fondu comme neige au soleil. Et ce n'était pas les deux remplacements que j'avais effectués dans un coffee shop qui avaient aidé à me renflouer. Il ne me restait que cent cinquante dollars en poche. Je n'irais vraiment pas loin avec ça.

Élise m'aurait passé un savon si elle l'avait su, mais je refusais d'accepter son aide une fois de plus. Elle m'avait déjà prêté les sous pour mon billet d'avion et s'était portée financièrement garante auprès des autorités canadiennes pour

que j'obtienne mon visa. Je ne pouvais pas lui en demander plus.

Après une vingtaine de minutes à poireauter, je m'étais résolue à aller demander de l'aide à la station-service quand un pick-up déboula de la rue principale, s'arrêtant sur le parking dans un crissement de freins qui me fit grincer des dents.

Un grand type aux cheveux bruns en descendit.

Il était jeune, probablement de mon âge, et plutôt séduisant avec sa mâchoire carrée, ses yeux sombres et sa carrure imposante.

Sa bouche se fendit d'un large sourire dès qu'il me vit, faisant apparaître une fossette sur sa joue droite.

— Anne ? fit-il en s'approchant. Anne Menard ?

Je fronçai les sourcils. J'attendais une femme, pas ce type.

— Nathan Myers, se présenta-t-il en me tendant la main. Ou Nate, c'est comme tu veux. On s'est parlé au téléphone la semaine dernière.

Soulagée, j'acquiesçai.

— Oui, je me souviens. Le fils des propriétaires.



— Ma mère n'a pas pu se libérer pour venir te chercher, poursuivit-il sans se départir de son sourire. Je fais le chauffeur. Désolé pour l'attente, je n'ai pas vu l'heure passer. (Il jeta un regard autour de lui.) Où sont tes affaires ?

— Tout est là, lui répondis-je, désignant mon sac à dos à mes pieds.

— On peut dire que tu voyages léger, constata-t-il, l'air surpris.

— Je ne suis pas du genre à m'encombrer de l'inutile.

— C'est un bon état d'esprit, fit-il avec un clin d'œil.

Il m'aïda à mettre mon sac à l'arrière de son énorme pick-up puis grimpa derrière le volant. J'eus un instant d'hésitation en ouvrant la portière passager. *Bon sang, ce truc était haut !* Je dus quasiment me hisser à l'intérieur. Ces modèles n'étaient vraiment pas faits pour les tailles modestes comme la mienne.

— Tu travailles aussi sur place ? lui demandai-je tandis qu'il faisait demi-tour sur le parking.

— Oui. Normalement, je viens seulement prêter main-forte durant l'été. Mais j'y suis

à temps plein depuis que j'ai obtenu mon diplôme.

Et cela n'avait pas l'air de l'enchanter plus que ça.

— Qu'est-ce que tu as étudié ?

— Le droit.

Nous quittâmes la ville en silence pour nous enfoncer dans la forêt. Wilno se situait dans la vallée de Madawaska et les collines se succédaient dans le paysage.

C'était la fin du mois de mai, le début de la belle saison. Après un long hiver, les pins blancs, chênes et érables commençaient à revêtir leurs plus belles couleurs. On m'avait dit que le summum viendrait à l'automne, j'avais hâte de pouvoir le découvrir de mes propres yeux. La région était reculée, certes, et peu habitée, mais d'une beauté naturelle à couper le souffle.

Nathan suivit durant plusieurs minutes la route principale avant de bifurquer sur une autre plus étroite et encore moins fréquentée.

— Alors, comme ça, tu fais un road-trip ?

— Pas vraiment, expliquai-je. J'ai ce qu'on appelle un permis de Vacances-Travail. En gros,

je n'ai pas les fonds nécessaires, donc je travaille puis je voyage dès que j'ai assez d'argent.

— Depuis combien de temps es-tu sur la route ?

— Presque six mois.

— Et ça se passe bien ?

Je haussai les épaules.

— Pas mal. J'ai commencé à travailler dans l'Ouest, à Vancouver, mais la pluie m'a rapidement découragée. Je suis partie en février. Ça a au moins eu le mérite de payer mon voyage à travers la Colombie-Britannique et l'Alberta.

— En plein hiver ? s'exclama-t-il en riant. Tu as du cran !

— Ça m'a laissé quelques bons souvenirs, répondis-je avec un sourire en coin.

La vérité, c'était que j'étais tombée amoureuse de ces paysages sauvages et enneigés. Si cela n'avait tenu qu'à moi, j'y serais restée bien plus longtemps. Mais sans un sou, difficile de poursuivre...

— Et tu es partie à Ottawa après ça ?

— Oui, j'y étais depuis mi-mars, mais mon contrat a pris fin subitement. C'était la galère

ensuite pour retrouver quelque chose. Tous les étudiants cherchaient un boulot pour l'été. J'ai eu de la chance de tomber sur ce poste et d'être contactée par ta mère.

— C'est elle qui était soulagée. La fille qui devait travailler pour nous s'est décommandée à la dernière minute. C'est pas toujours facile de trouver des gens qui acceptent de rester au-delà de l'été. La plupart des saisonniers sont justement des étudiants, et ils doivent retourner en cours fin août.

— La saison touristique a déjà débuté ?

— C'était plutôt calme jusqu'à présent. La neige a tenu bon cette année, mais on commence à arriver à la pleine saison. Nous sommes situés à deux pas du parc Algonquin. Il y a pas mal de touristes qui traversent la région quand arrivent les beaux jours. On est complets jusqu'en octobre. Tu verras, il n'y a pas le temps de chômer.

— Et tous les employés sont logés sur place ?

— Non, la plupart habitent dans les alentours. Les saisonniers se partagent un chalet. Vous ne serez que trois cette année.

Une dizaine de minutes plus tard, Nathan se mit à ralentir. J'aperçus un panneau un peu usé annonçant « *Myers Lake, 2 km* », juste avant qu'on ne tourne pour s'engager sur un chemin de terre.

— Tous ces bois sont à ma famille. Le terrain s'étend de la route au lac. On faisait de l'érable avant, mais on a dû arrêter faute de main-d'œuvre. Et entre nous, plaisanta-t-il, le sirop du supermarché fait très bien l'affaire !

Les arbres se firent plus rares et nous finîmes par déboucher sur une clairière où je dénombrai une douzaine de véhicules allant du pick-up à la voiture familiale.

Nathan se gara à son tour. Curieuse, je regardai autour de moi mais ne distinguai aucune trace d'habitation.

— Les véhicules ne sont pas autorisés jusqu'aux chalets, m'expliqua Nathan. Il faut s'y rendre à pied. On tient vraiment à préserver le terrain et le lac. Aucune route n'a été réellement aménagée.

Il sortit de la voiture et attrapa mon sac. Je descendis à mon tour, me laissant distraire par les environs. Grosse erreur. Mon pied se prit